

N° 31

3^e ANNÉE

JUILLET 1898

LE NUMÉRO: 20 CENTIMES

LA
COOPÉRATION DES IDÉES

Revue mensuelle de Sociologie positive

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

PARIS — 17, Rue Paul-Bert, 17 — PARIS

SOMMAIRE :

G. DEHERME	<i>Le Pessimisme et le Socialisme.</i>
A. JOUNET	<i>La Question Sociale.</i>
MARC LAFARGUE	<i>Programme.</i>
G. DEHERME.....	<i>Les livres qui font penser.</i>

Abonnement annuel: France, 3 fr. — Etranger, 4 fr.

PARIS

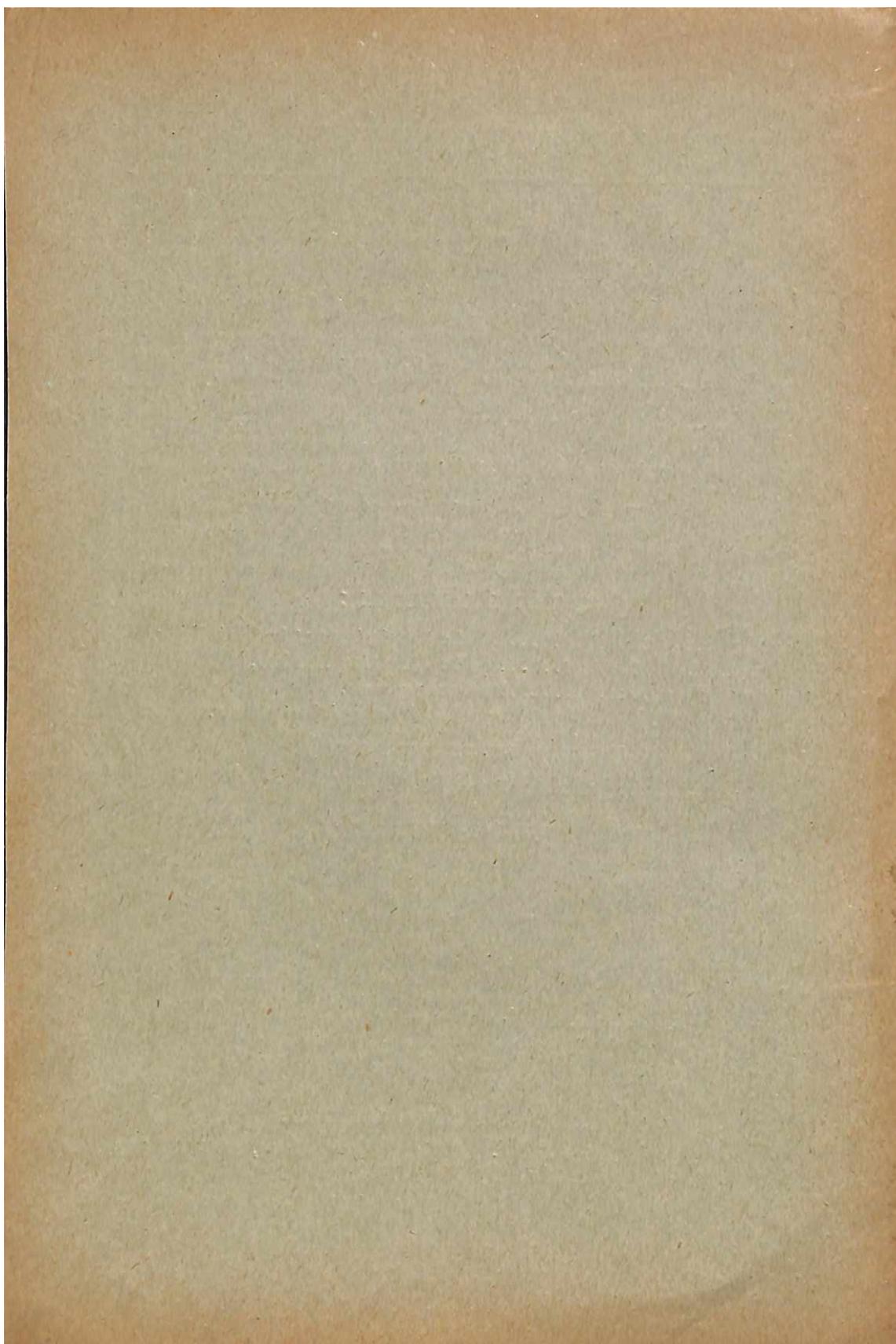
V. GIARD et E. BRIÈRE, EDITEURS

16, Rue Soufflot, 16

1898

LIBRAIRES CORRESPONDANTS :

KATS, 21, rue Courte du Jour, à GAND. | P. KATS, 97, rue Neuve, à BRUXELLES.



LA COOPÉRATION DES IDÉES

LE PESSIMISME ET LE SOCIALISME

La critique socialiste, il importe de le reconnaître, fut utile. Elle a montré tout ce qu'il entre de barbarie dans notre civilisation. Cette critique, pour véhémence qu'en fût la forme, fut précise. Elle fut juste.

Notre constitution sociale est viciée profondément, la vie s'est retirée de tous les organes, l'âme n'est plus. Un mécanisme de réflexes fonctionne encore, mais à contre-sens. La misère suscite la haine, et la haine aggrave la misère.

En fait, il n'y a plus de société. Aucun lien ne subsiste entre les hommes. On reste groupé comme le sont les troupeaux, par les chiens et les barrières, par la compression extérieure, sans plus.

Dans les stratifications du caractère social, comme pour l'individu qui tombe dans la dégénérescence, la folie ou la sénilité, les couches supérieures des institutions, les plus récentes acquisitions de la civilisation, ont d'abord disparu; puis, successivement, les autres. Aujourd'hui, il ne reste, à peu près intact, que le premier stratum, le plus ancien, le préhumain même, la famille. Et déjà nous pouvons constater les signes certains d'une prochaine dissolution, par la prostitution, le cabaret, le divorce, le « féminisme », etc.

Lorsque toute idée directrice est absente, lorsque, dans la conduite des individus comme dans celle des Etats, les expédients se substituent aux principes, lorsque rien ne *relie* les hommes et que tout les oppose, lorsque l'ordre n'est qu'apparent et ne se maintient que par une compression mécanique, non par le jeu libre des énergies harmonisées convergentes, on peut dire qu'il n'y a plus de société; car l'humanité ne nous représente alors qu'un amas confus, amorphe, d'individus en lutte, ouverte ou sourde, les uns contre les autres, où la victoire n'est même pas assurée aux plus forts, aux plus vaillants; mais presque toujours aux moins généreux, aux moins scrupuleux.

Les esprits absolutistes conçoivent le progrès comme la rupture complète et définitive des traditions. Ils aspirent à des recommencements chimériques. Or, ce n'est qu'avec l'acquis du passé, les lentes et laborieuses élaborations ancestrales que nous préparons l'avenir. La science elle-même nous dit par ses successives expériences tout ce que la tradition comporte de vivant et de fécond. Un sens social normal ne s'exprime pas seulement dans l'espace, mais encore et surtout dans le temps. Or le lien qui nous rattachait à nos ancêtres ayant été rompu, il devait en être de même du lien qui nous rattache aux autres hommes. Avec le culte des anciens disparaît naturellement celui du foyer. La cause du déracinement est là. La centralisation ayant concentré dans les grandes villes toute la vie sociale, la pensée, l'art, le luxe, les plaisirs, l'argent, etc., aucune idée supérieure ne retenant l'homme à la chaumière familiale, ce fut l'exode lamentable de tout le sang pur de la nation vers les villes corrompues et corruptrices. Là, dans ces monstrueuses agglomérations, aussi léthifères pour l'âme que pour le corps, disparaissent les dernières lueurs des saines croyances, là la conscience et même l'instinct de la socialité se perdent définitivement. On se

sent plus étrangers, plus ennemis; l'opinion publique cesse d'être un frein, le succédané des volontés aux heures des défaillances, et rien n'entrave plus la ruée féroce des appétits. *Væ victis!*

Mais les victimes, à mesure qu'elles deviennent plus nombreuses, élèvent leurs voix. Leurs clameurs se font plus menaçantes. Elles se comptent. Si l'idéal est mort, si la raison, l'humanité ne peuvent plus unir les hommes, il n'en est pas de même de l'envie et de la haine exacerbées. Les foules entrevoient alors la possibilité d'opposer leur masse indisciplinée à la force sociale organisée pour l'oppression. A tort ou à raison, elles se sentent en dehors de la société, et elles se préparent à lutter sans merci. L'alcoolisme, la dégénérescence, la criminalité latente, tout le déchet pitoyable de nos civilisations centralisées, sont le coefficient redoutable de la misère en révolte.

Nous en sommes là de cette période tragique de transition entre la phase de l'instinct et celle de la conscience sociologiques.

Si l'on se borne à l'analyse sèche de cet état de choses, certes, il est triste de vivre cette époque; mais si l'on s'élève jusqu'à la synthèse sociologique, si l'on fraternise non seulement avec nos contemporains, mais encore avec tous les hommes qui nous ont précédés et avec tous ceux qui nous suivront, combien la vision des choses se transforme! Il ne faut pas chercher l'ordre dans le détail, mais dans l'ensemble.

Un des plus grands dangers de ces époques de transition, c'est le développement naturel, dans les âmes les plus belles, de la conception pessimiste du monde. Je dis que c'est l'un des plus grands dangers, parce que cette conception affaiblit la source d'énergie qui pourrait abréger ce stade nécessaire du processus évolutif chez ceux-là même qui peuvent le mieux agir, chez les esprits les plus nobles et les plus humains.

Quelques savants spécialistes n'ont vu dans le pessimisme qu'un tempérament, une forme dégénérative: l'inaptitude à s'adapter au milieu social et physique. Or, c'est là un cas assez rare, tout aussi rare que l'optimisme absolu, dont le caractère m'apparaît d'une même nature, d'une même impuissance d'idéalisation, mais exprimée par un tempérament différent. L'adaptation parfaite au milieu est aussi mauvaise que l'incapacité absolue de s'adapter à ce qu'il y a d'essentiel et de vivant dans le monde, puisqu'elle a pour résultat certain de fixer les formes sociales dans lesquelles nous vivons et de fataliser la nature. Prendre son parti de l'iniquité et du mal, c'est les permettre. En fait, dans les périodes organiques, c'est la société qui s'adapte à l'homme. Ne pas distinguer ce que, d'une part, il y a de bien, de vrai, de juste, de beau, d'ordre en devenant dans la nature et dans la société; et, d'autre part, ce que l'une et l'autre contiennent encore de mal, d'iniquité, d'erreur et de chaos, c'est, à mon sens, d'une même anesthésie morale, d'une même antisocialité morbide. Et la preuve la plus éclatante de cette identité, je la trouve dans l'identité même des conséquences, qui sont l'aboulie, l'inertie lâche, parce que, dans le premier cas, il est inutile de chercher à changer ce qui est irrémédiablement mauvais, et, dans le second, ce qui sera toujours aussi bon. Il convient d'ajouter, au surplus, que ces théories ne sont le plus souvent, ainsi qu'il est facile de le remarquer dans toutes les manifestations psychopathologiques de la dégénérescence, que l'hypocrite justification pour la conscience de la lâcheté et de l'égotisme. Mais la dégénérescence porte son remède social en elle-même. Je n'insisterai pas.

L'homme sain idéalise toujours, soit le passé, soit l'avenir. Or le pessimisme normal n'est souvent qu'une exagération de la faculté d'idéalisation. Ici les

sources d'énergies ne sont pas taries. Le monde apparaît au pessimiste sous de sombres aspects, il est vrai, mais il n'en travaille pas moins, parfois avec plus d'ardeur, à réaliser ce qu'il espère ou à faire revivre ce qu'il regrette. Ce pessimisme est d'action.

Néanmoins, je le crois un mal, je veux dire un mal sociologique. Sans doute, il atteste la domination de la raison et du vouloir sur l'instinct sociologique, mais il démontre aussi que la conscience sociologique est obscurcie chez ces penseurs par ce qui subsiste encore d'absolutisme en eux. En un mot, le pessimisme est l'angoisse d'une transition.

La conception du monde ne saurait être que relativiste, c'est-à-dire ni optimiste, ni pessimiste, car l'une ou l'autre de ces conceptions aboutit à sa propre négation et n'a, somme toute, aucune signification scientifique. Si nous concevons l'ensemble des choses et des êtres comme en perpétuel devenir, — ce qui est évidemment la plus grande approximation de la vérité en l'état actuel de nos connaissances, — l'univers nous apparaît sous un aspect mobile, changeant et perfectible qui nous interdit de le fixer, à travers le prisme de notre *moi* physiologique ou moral, dans une formule absolue et définitive. Quelle que soit cette formule, elle ne peut être qu'un pur subjectivisme.

Au point de vue intérieur, nous sommes au-dessus des choses. Le malheur et le bonheur ne dépendent pas des circonstances défavorables ou favorables. Ils sont en nous. Notre volonté détermine la valeur de ces termes. Par l'éducation systématique du vouloir nous parvenons à dominer notre propre souffrance et à l'accepter comme la condition même de la moralité, du progrès et de l'ordre universel. Mais cette acceptation philosophique ne doit pas aller jusqu'à nous faire choir dans le fatalisme abrutissant des orientaux et à prétexter le non-agir, la veule résignation au mal, pour soi-même et surtout pour les autres. C'est dans la souffrance des autres, dans l'iniquité qui persiste encore que nous puiserons nos motifs d'agir. En somme, le pessimisme de sentiment serait donc un pur égocentrisme. On fait de son *moi* un absolu. On rapporte tout à soi faute de comprendre l'ensemble.

Au point de vue extérieur, le bien nous apparaît comme un devenir, qui se réalise en proportion de nos efforts. « Le pessimisme philosophique, dit Nordau (1), a pour postulat la conception géocentrique du monde. Il naît et meurt avec la doctrine de Ptolémée. Dès que nous nous plaçons au point de vue de Copernic nous perdons le droit et aussi le désir d'appliquer à la nature la mesure de notre logique, de notre morale et de notre propre avantage, et la nommer déraisonnable, immorale ou cruelle, cela n'a plus de signification. »

Sans doute la nature n'est ni morale, ni immorale, car il n'y a pas une société de natures, et la morale n'est qu'un rapport de socialité. Mais la nature contient une réserve inépuisable et insondable de tout ce que nous considérons comme la matière même de l'idéal. Nous n'avons pas inventé le bien, ni le beau, ni le juste, ni le vrai, etc., nous n'avons fait que les extraire des profondeurs de notre conscience. Aucun effort n'est perdu. Tout grandit, tout s'élève, tout est solidaire dans l'espace et dans le temps. Chaque pensée, chaque acte modifie en bien ou en mal l'ordre même de l'univers. C'est à ce titre qu'on a pu, en ces derniers temps, tracer les linéaments d'une morale cosmique. L'homme, travaillant à la même œuvre grandiose avec ses frères inconnus épars dans la poussière des astres, est l'architecte du monde, architecte encore grossier, assez semblable au

(1) *Dégénérescence*, t. II, p. 452.

préhistorique troglodyte, mais qui est déjà en puissance le futur et glorieux édificateur du Parthénon rêvé. Agir, c'est vivre. Par l'action, on prend conscience de l'humanité, et dans la vie comprise, par le sentiment intime d'être dans le rythme universel, nous puisons la joie qui fait l'épanouissement complet de notre être. Nous sommes dans l'ordre. L'action sociale est la thérapeutique efficace des âmes.

« La raison d'être des optimistes, dit Edmond Thiaudière (1), c'est qu'ils se sentent vivre ; celle des pessimistes, qu'ils se regardent vivre. » J'ajouterai que celle de l'homme à conscience sociologique, qui sort de son *moi* pour comprendre le monde, est d'agir. Pour lui, vivre est un moyen. L'action est la fin comme la raison de sa vie, et il conçoit le progrès intégral comme la fin de l'action. C'est par l'action qu'il prend conscience de l'Humanité tout entière. Pour M. Lucien Arréat (2), c'est la pratique de la vie, « la communion de chaque heure avec les faits » qui, sans cesse, a corrigé les erreurs métaphysiques et théologiques, « c'est l'expérience qui a fait durer « l'illusion » du progrès et la foi en la justice, c'est le génie naturel de l'homme qui a orienté constamment sa pensée vers l'action et préservé en lui la sympathie qui est le ciment de toute existence sociale. »

Mais pour agir, il faut croire à l'efficacité de l'action. A la période consciente que nous abordons, la science seule peut nous donner cette croyance. Elle aura ses bases inébranlables dans la certitude du déterminisme. L'effort n'épuise jamais son résultat, qui reste éternel. C'est là la part de nous-mêmes qui ne meurt pas. En quelque sorte, nous disposons donc de l'immortalité. Ceci se démontrera un jour. Comme on le voit, si un peu de science éloigne de la joie et de l'action, beaucoup pourrait y ramener.

Guyau disait qu'on croit à l'idéal lorsqu'on a travaillé à le réaliser ; il est mieux de travailler à le réaliser parce qu'on y croit. La sociologie, comme je me suis efforcé de le démontrer, nous donnera les certitudes nécessaires.

De tout temps on a compris la nécessité d'une psychothérapie et d'une éducation de la volonté. Mais l'ascétisme de beaucoup de religions ne fut qu'un expédient empirique et qui tuait la volonté et la conscience. L'homme échappait à l'angoisse du doute, de la négation, des ténèbres de sa conscience et de son intelligence par le suicide psychique. Faute de soleil on éteignait le flambeau qui commençait à s'allumer. Le stoïcisme ne fut aussi qu'une erreur égotiste, un dilettantisme de la volonté : Nier la douleur pour soi, c'est la nier pour les autres, et cela ne vaut pas travailler à la diminuer, tout au moins à la purifier. « L'obsession du divin », comme dit Edmond Thiaudière dans un livre qui va paraître, est une souffrance plus digne de l'homme que celle de la faim ou de la maladie. Et si la souffrance est vraiment la condition de la moralité, de l'ordre et de la vie, nous voulons tout au moins en choisir les formes. Même dans la souffrance, nous voulons être des hommes et non des brutes. La direction nouvelle nous donnera, certes, la force de la supporter, quelle qu'elle soit, et d'en retirer même le profit de l'expérience et de la discipline; mais elle nous donnera aussi l'énergie de la combattre pour les autres. Nous refusons les anesthésiques de la prière, l'abrutissement voulu de Pascal, le haschisch hallucinant des mysticismes stériles. Le monde n'est pas un rêve. Il est une réalité que nous nous efforçons de pénétrer en sortant de notre *moi*.

Sans doute, nous savons tout le mal qui subsiste encore — et en cela nous ne

(1) *La Décevance du vrai*, p. 5.

(2) *Les Croyances de demain*, p. 153.

saurions être optimistes, — mais nous prévoyons tout le bien possible, — et en cela nous ne sommes pas pessimistes. Et ce qui est possible, nous le voulons ; ce que nous voulons, nous le pouvons, d'abord en nous-mêmes, ensuite dans la société, enfin dans l'Univers.

Quelques savants ont remarqué fort justement que notre capacité de souffrir augmentait avec le développement de notre intelligence. Cette observation est analytique. Si notre sensibilité s'affine, si notre capacité de souffrir s'accroît, d'un autre côté, et proportionnellement, s'accroît notre faculté de résister à la souffrance, c'est-à-dire notre volonté.

Le néo-socialisme est resté en dehors de ce débat. Aux aspirations ignorées de notre âme, aux inquiétudes nobles de ce temps, au scepticisme, au doute, au dilettantisme, au pessimisme, etc., il n'a répondu que par la promesse du pain quotidien. N'est-ce pas à en pleurer ? Quoi ! c'est à ce desideratum qu'ont abouti des siècles et des siècles d'efforts et de génie !

Les socialistes n'oublient qu'une chose : c'est que la société ne s'est pas faite pour manger plus. Ceci n'est que l'accessoire. L'origine de l'association est dans la chaude sympathie de l'homme pour l'homme, dans la fraternité, dans le désir ardent d'être nombreux pour surmonter de plus gros obstacles, d'être unis pour accomplir de plus grands desseins. Les seuls besoins de produire et de consommer n'eussent point suffi à créer l'association humaine *progressive*, pas plus qu'ils n'ont pu faire l'association animale progressive. A la base des sociétés, il y a l'amour et il y a l'Idée. Et si ces temps sont tristes, si nos âmes sont troublées, c'est que, pour un moment, le principe d'amour nous manque et que l'Idée éternelle subit l'éclipse annonciatrice d'une ère nouvelle.

Le néo-socialisme ne peut que donner un aliment à la désespérance, car c'est précisément sur la vanité des satisfactions physiologiques que repose tout le pessimisme. Le récent suicide de la grande socialiste anglaise, Madame Eleonor Aveling, la fille même de Karl Marx, nous montre par le fait l'incapacité du socialisme à prendre la direction des âmes. La méthodologie du socialisme n'existe pas, sa psychologie est nulle, sa philosophie est puérile, sa sociologie, en un mot, est insuffisante.

Depuis que l'homme n'est plus une brute, c'est-à-dire depuis qu'il vit en société, le vide de son âme l'a toujours plus troublé que celui de son estomac. Il s'est plus inquiété de ses origines et de ses fins que de sa cuisine. Il a toujours senti en lui une divinité qui veut s'affirmer, un génie qui veut se produire. Il veut d'abord dominer le chaos des choses, ensuite il cherche à en comprendre l'harmonie pour la diriger et la parfaire.

Le socialisme n'a pas compris l'homme. Toute cette nature supérieure, tout le psychisme social lui sont restés étrangers. Il a cru que l'économique était l'universel. Il a été l'expression plus ou moins exacte d'un moment ou d'une catégorie. Il n'est pas l'idéal propulseur.

Comme le dit Taine du jacobinisme, le socialisme n'est qu'une « maladie de croissance ». Et cela se guérit.

Les socialistes eux-mêmes commencent à sentir le besoin d'une transformation. L'auteur de l'excellent rapport publié par la Ligue éthique le remarque très bien en disant : « Le mouvement socialiste, sous l'influence de Marx et de Engel, était dominé par la conviction que le progrès moral est le produit immanent des modifications économiques du milieu, et non point le fruit d'une propagande éthique et pédagogique. Aujourd'hui on signale, dans le mouvement socialiste, un retour partiel à la conception synthétique des problèmes sociaux. » Et le

rapporteur cite à l'appui quelques discours et articles des principaux socialistes suisses, allemands, belges et anglais. Je ne reproduirai qu'un de ces extraits. Il est caractéristique : Un des chefs de la « Socialdemocratie suisse » dit dans un de ses articles de la *Voix des ouvriers* : « Je considère la science morale non-seulement comme aussi importante que la science économique pour le mouvement ouvrier, mais comme plus précieuse encore. J'ai reconnu que le peuple se laisse diriger non par les vérités scientifiques de l'économie nationale, mais par les vérités de la morale. » Le manifeste du 1^{er} mai du Parti ouvrier belge est aussi très significatif à cet égard. J'y vois une orientation nouvelle du socialisme vers la sociologie. Le socialisme étroit et sectaire ne survivra pas longtemps à la fille de Karl Marx. Sans doute, le mot même restera, et il est assez beau pour être éternel comme l'espoir du mieux, mais il sera alors l'expression même d'une forme de l'idéal, — et non sa mortelle négation.

G. DEHERME.

LA QUESTION SOCIALE

Les Harmonistes

I

Lorsque le Problème social apparaît à la pensée, on est saisi par une angoisse où le besoin de guérir surexcite et contrarie le besoin du vrai.

On aurait besoin de guérir instantanément toutes ces douleurs. Et le désir, le besoin d'en trouver le vrai moyen se surexcite.

Mais si, cherchant le vrai moyen, on trouve un moyen faux et que, le jugeant vrai, on le conseille et on l'applique ? Alors, on ajoutera à toutes ces douleurs.

Et le besoin de guérir inquiète et contrarie le besoin du vrai, parce qu'on a trop peur de prendre, d'appliquer, pour le vrai, le faux, dans une étude où l'erreur est un redoublement de souffrances pour les hommes. Dans une étude si vaste, où il ne s'agit pas d'une seule maladie et d'un seul malade, mais de toute l'immense Société, grande et confuse comme les bouleversements de la nature et sensible cependant comme les malades, pareille à un chaos où les roches broyées, les limons, les vagues seraient des peuples et des âmes, de sorte que si on détermine de fausses réactions en cet organisme confus aux forces géantes, on peut causer, non plus une douleur individuelle et limitée, mais des cataclysmes collectifs de douleurs.

Quand le Problème social apparut à ma jeunesse, il me troubla par cette difficulté et cette immensité.

Pourtant des certitudes intérieures, spiritualistes : Charité, Vertu, Dieu, me contraignaient à chercher la solution du Problème extérieur social. Quelle que soit l'obscurité au dehors, Charité, Vertu, Dieu brûlent, fixes, au dedans, et brûlent enlacés de manière que Vertu et Dieu, sans Charité, ne sont rien. Enfin Charité qui ne se répand pas au dehors est mensonge. La certitude intérieure, déjà acquise, m'obligeait donc à réaliser la Charité au dehors et, par conséquent, à tâcher de résoudre le Problème social.

Et, à regarder le grand et cruel spectacle, il me sembla qu'une vérité se dégageait en lui.

Une vérité déjà formée dans le chaos et qu'il suffisait de seconder :

La vérité de l'expérience sociale pacifique et progressive.

A contempler la vaste mêlée sociale je discernais trois tendances dominantes :

La première était la tendance révolutionnaire à *priori*, socialiste ou anarchiste, qui tendait logiquement, avec plus ou moins de prudence, à la révolution violente.

La seconde tendance était la tendance conservatrice à *priori*, qui n'admettait pas de modifications économiques ou politiques, et qui tendait logiquement, avec plus ou moins de prudence, à la répression violente.

La troisième tendance était la tendance *généreuse et expérimentale*, qui admettait à la Société des modifications, mais ne voulait pas les imposer, au nom d'un à *priori*, ni par la violence, savait unir l'esprit scientifique à l'esprit de fraternité et trouvait dans la coopération, la participation, l'assurance, dans toutes les *expériences* progressives, la solution vraiment sérieuse et forte de la *question sociale*.

Et c'est dans la troisième tendance que je sentais la vérité.

La vérité vraie qu'on peut conseiller, appliquer sans crainte.

La vérité sociale expérimentale me fut d'abord dévoilée par ce que j'avais lu sur l'œuvre de Jean-Baptiste André Godin, le Palais social de Guise. (1)

Mais je pensai vite qu'il faudrait, pour le triomphe de la vraie tendance, unir, syndiquer toutes les entreprises qu'elle animait et animerait.

En Novembre 1890, j'annonçai donc la création d'un groupe chargé :

1° De se mettre en rapport avec les fondateurs ou gérants ou copropriétaires de toutes les propriétés par association, et de toutes les entreprises coopératives existantes.

2° De leur servir d'intermédiaires intellectuels et pratiques, de les faire connaître les uns aux autres et de répandre dans le public leurs procédés de fonctionnement et même la réputation de leurs produits, le tout gratuitement.

3° D'étudier leur fonctionnement pour en tirer des conclusions sanctionnées par l'expérience.

4° De poursuivre parallèlement des tentatives du même genre; d'inaugurer des fondations où l'on profiterait de l'expérience acquise par les fondations déjà existantes.

5° Enfin de syndiquer toutes ces propriétés par associations ou exploitations coopératives en une seule association permettant à des entreprises qui, en somme, ont le même principe de se soutenir mutuellement et de triompher, sans intervention de l'Etat, de la concurrence individualiste.

Par suite de mon retour en province et de diverses circonstances le résultat du groupe se borna à une propagande prolongée, dans la revue *L'Etoile*, en faveur des livres de Godin et du familistère de Guise.

Mais l'idée que mes premières lectures sur le familistère avaient provoquée : unir toutes les entreprises coopératives du monde en faisceau n'était point vaine.

Car, — je l'ignorais entièrement lorsque je conçus le groupe, mais je l'ai appris depuis — dès 1885 « le projet d'une *Alliance coopérative internationale* fut mis en avant par le président du Comité d'organisation du premier congrès des sociétés coopératives de consommation de France qui était en correspondance suivie avec Vansittart Neale, dont il partageait les idées au point de vue social. »

« Vansittart Neale voyait dans la coopération et la participation aux bénéfices,

(1) J'eus également, mais plus tard, des renseignements, beaucoup moins complets sur l'œuvre de Leclair. En somme Godin fut mon réel point de départ social.

sous leurs formes les plus diverses, un moyen pratique et certain de réconcilier le capital et le travail, et de faire régner avec la paix sociale, plus de justice sur cette terre. » (1)

L'Alliance coopérative internationale proposée en 1885, fut fondée à Rochdale en 1892, constituée avec règlement provisoire par son premier congrès international tenu à Londres au mois d'août 1895, et vota ses statuts définitifs dans son deuxième congrès à Paris en octobre 1896. (2)

Les statuts définitifs de l'Alliance coopérative internationale coïncident sur plusieurs points avec le programme de mon groupe. (3)

L'Alliance coopérative internationale a pour but : 1° de faire connaître les uns aux autres les coopérateurs de tous les pays.

Et le groupe devait : Se mettre en rapport avec les fondateurs, ou gérants, ou copropriétaires de toutes les propriétés par association et de toutes les entreprises coopératives existantes, leur servir d'intermédiaires intellectuels et pratiques, les faire connaître les uns aux autres.

Je ne relève pas toutes les ressemblances entre mon obscur essai et l'œuvre puissante, magnifiquement réussie par l'Alliance coopérative internationale.

Le groupe ne peut que se féliciter de voir l'entreprise qu'il avait rêvée se réaliser par ceux qui, l'ayant conçue avant lui et sans lui, l'organisèrent avec une force et un esprit pratique qu'il admire.

Et je n'aurais point parlé de ma tentative si dans le programme du groupe il n'y avait deux indications que je serais heureux de confier à l'Alliance coopérative internationale et qu'elle n'a pas encore inscrites dans ses statuts et résolutions bien qu'elles y soient en germes.

Ce sont les deux points où son programme et le mien ne coïncident pas entièrement. Les statuts de l'Alliance coopérative internationale ne portent pas d'indication concernant « l'inauguration de fondations où l'on profiterait de l'expérience acquise par les fondations déjà existantes ». (4)

Je sais tout ce qu'il y a de difficile dans les fondations nouvelles.

Je comprends que les créateurs de l'Alliance aient songé d'abord et uniquement à réunir ce qui existait.

Mais ne pourrait-on prendre un moyen terme ? L'Alliance coopérative internationale ne pourrait-elle créer, dans chacune de ses sections nationales, un *Comité d'études ayant mission de rédiger des projets de coopératives nouvelles, de chercher, dans sa nation, les endroits où il y aurait chance d'établir ces coopératives et de conseiller et appuyer moralement ceux qui seraient à même de les établir en fait ?*

L'Alliance coopérative pourrait de plus créer, dans son comité central de Londres, un comité central particulier ou une commission d'études internationales ayant mission de communiquer aux Comités d'études nationaux de chaque nation des renseignements sur les fondations nouvelles essayées en d'autres pays.

— Voilà pour la première indication, la seconde se rapporte au syndicat de toutes les entreprises coopératives. L'Alliance coopérative internationale a

(1) Compte rendu du deuxième Congrès de l'Alliance coopérative internationale, p. 47, rapport de M. E. de Boyve,

(2) Même compte rendu, p. 51, rapport de M. Charles Robert, et p. 110 et suivantes, discussion et vote des statuts définitifs.

(3) Ces coïncidences sont absolument spontanées, car les fondateurs de l'Alliance coopérative n'ont jamais connu le groupe.

(4) Programme du groupe 4° article.

pensé comme le groupe à ce syndicat. Mais elle a décidé que « le soin de constituer des Fédérations de cette nature doit être laissé à chaque nation. » (1)

Je comprends les raisons de cette prudence. Mais ne diminue-t-elle pas la puissance de l'idée et de la pratique coopératives et surtout n'affaiblit-elle pas le concours que la coopération peut et doit donner au Mouvement pacifique et à l'Arbitrage ?

Le groupe avait conçu le syndicat de toutes les entreprises coopératives, sans tenir compte des frontières. C'est aussi le projet qu'on avait présenté à l'Alliance et qu'elle a préféré modifier dans un sens plus timide.

Je répète que j'en comprends les raisons. Mais ne pourrait-on trouver un moyen terme, là encore ?

Les syndicats coopératifs nationaux une fois constitués, ne pourraient-ils sinon se syndiquer entre eux positivement, du moins nommer *entre eux des DÉLÉGUÉS MUTUELS DE SYMPATHIE*.

Les délégués de sympathie sont une institution existante dans l'*Alliance Universelle* (2). Ces délégués sont nommés entre l'*Alliance Universelle* et chaque nation ou doctrine non adhérente à proprement parler mais sympathique à l'*Alliance universelle*. La doctrine ou nation sympathique nomme un délégué, l'*Alliance* un autre. Ces délégués ne sont mutuellement liés par aucun engagement positif. Mais ils doivent chercher ensemble librement tous les éléments de sympathie, de concorde libre qu'il sera possible de dégager entre la doctrine ou nation et l'*Alliance universelle*.

L'*Alliance coopérative internationale* n'aurait, je crois, que des avantages à établir ce lien libre et discret mais vivant et actif, entre ses syndicats nationaux.

Voilà les deux indications empruntées à mon ancien programme, mais modifiées et devenues, semble-t-il, plus pratiques que je sou mets à l'*Alliance coopérative internationale* infiniment plus capable que mon humble groupe de les rendre utiles à la cause de la coopération.

— Enfin, en écrivant ceci il m'est venu assez brusquement une dernière idée, que je jette ici en passant quitte à la mieux étudier une autre fois : Ne serait-ce pas une aide énergique à la coopération et à la paix tout ensemble que de réunir tous les coopérateurs du monde en *Société internationale de secours mutuels* ou encore de créer une *Caisse internationale d'assurance mutuelle* entre toutes les coopératives ?

(A suivre).

ALBERT JUNET.

Nous sommes heureux de reproduire, du vaillant journal de Toulouse, le *Midi fédéral*, ce vibrant article du poète Marc Lafargue :

PROGRAMME

A G. Deherme.

Y a-t-il encore, dans la jeune bourgeoisie, des nerfs qui ne soient pas détendus, des cerveaux capables d'enfanter de mâles résolutions, et des corps que soulève la divinité intérieure de l'enthousiasme ? Ne semble-t-il pas, à voir les jeunes bourgeois exagérant encore l'égoïsme, le sens politique et sauvagement

(1) Compte rendu du Congrès de l'*Alliance coopérative* en 1896, p. 151.

(2) Société d'union libre entre toutes les doctrines, partis, classes, nations et races, sans exception.

individualiste de leurs pères, qu'ils soient comme ces malades dont la personnalité s'exalte au moment de la mort, et que nous assistions à la fin d'une classe ? J'aurais été tenté de le croire, si parmi une majorité de petits politiciens roués qui nous font un crime du haut idéal d'éducation que, grâce à cette feuille, nous voulons propager dans les consciences, nous n'avions pas pu recruter quelques cœurs fermes, quelques jeunes gens aux chairs sans lâcheté. Dès novembre, nous irons ensemble parmi le peuple. Nous nous installerons, le soir, avec quelques jeunes ouvriers, sous la lampe et sans d'autres secours que de rares livres nécessairement insuffisants et la faiblesse profonde de nos intelligences. Alors, devant les questions de ces jeunes cerveaux vierges et avides de lumière comme ceux des enfants, nous sentirons, je le crains bien, tout le néant de nos connaissances et tout le superficiel de notre éducation. Nous serons effrayés du vide de nos pensées, de leur manque de précision quand nous voudrions donner des notions de philosophie, d'art, d'histoire. Nos têtes nous sembleront des grottes pleines de nuit, au lieu qu'après de si nombreuses années passées sur des livres, elles devraient être des cavernes resplendissantes, ornées des cristaux du savoir, lumineuses des diamants réguliers des connaissances et prêtes à montrer des voûtes et des palais de science sous la fusée qui éclate et qui sera la question naïve et belle comme l'éclair, de l'ignorant qui sait une chose, conclut logiquement, et lance naturellement un pourquoi dans l'obscurité. Nous devons avouer notre ignorance des sciences modernes et reconnaître que, tandis que toute la gloire du siècle vient de son effort scientifique, nous ne savons à peu près rien, peut-être à cause de notre éducation, et nous ignorons les synthèses générales des connaissances qui passeront plus tard pour élémentaires chez des cerveaux amoureux de la vie et dirigés selon des méthodes plus modernes. Cependant en voulant instruire, nous apprendrons à nous instruire. Nous devons retrouver les vraies méthodes d'investigation de la pensée. Si tout enfant notre éducation fut faussée par une culture artificielle, nous apprendrons désormais à satisfaire les besoins cérébraux dans l'ordre où ils se produisent. Nous remettrons de la clarté dans nos idées. Enfin nous donnerons de la sûreté morale à notre vie, un but à notre jeunesse, et, dans l'orgueil et la joie de vivre, nous aurons laissé toute notre ancienne âme d'artistes exclusifs, d'égotistes, pour nous perdre dans les forêts des sympathies ambiantes, des jeunes intelligences inexplorées. Notre vie aura une direction sociale.

* *

Nous aurons, au début, quelques difficultés matérielles. Nous en viendrons à bout avec un peu de courage. D'abord la salle ? Elle devra se trouver en plein faubourg pour que les jeunes gens puissent venir en sabots, en veste de travail, avec leur pipe, s'ils le veulent, enfin comme s'ils allaient passer la soirée avec des camarades. Au début, faute d'argent pour louer un magasin, on pourra commencer dans quelque arrière-boutique, chez un élève, le plus zélé, par exemple. Je ne doute pas que nous n'arrivions à louer bien vite une petite salle où nous installerons une vingtaine de chaises et une table. Il y aura encore des frais de lampes, de chauffage, l'hiver, et encore quelquefois de boissons, tasse de thé ou de café après la causerie. Enfin ce qui sera le plus coûteux, et cependant tout à fait indispensable, ce sera l'achat de quelques livres, le fonds d'une bibliothèque future et l'abonnement à des revues, encore que je ne doute pas que certaines ne nous fassent un service gratuit. Or nous n'aurons pour couvrir tous ces frais que nos cotisations mensuelles, celles des professeurs et

un droit d'inscription qui pourrait être de cinquante centimes par mois, comme à la *Coopération des idées*.

Le choix d'un sujet de matières sera beaucoup moins difficile que l'effort constant de méthode à appliquer pour se faire comprendre, éviter de fausses pistes pour les cerveaux que l'on instruit. Nous exposerons de préférence les causes du mal social et les diverses solutions proposées. Nous montrerons, en quelques causeries, le socialisme, puis le système libertaire. Nous nous efforcerons surtout de donner des idées simples sur l'organisation des syndicats, des coopératives de consommation et de production. En fait de philosophie, nous tâcherons de faire partager une notion religieuse du monde, c'est-à-dire la poésie du matérialisme et de l'évolutionisme, et de donner de l'amour pour ce qui n'est que relatif. Il faut remplir sa vie de sympathies même quand on sait qu'elles ne s'adressent pas à des choses éternelles. En donnant aux hommes le goût de l'existence, nous les précipiterons vers la solution du problème économique, nous les amènerons à la réalisation du bien-être pour tous, en vue de la dignité et de la joie de la vie. Nous montrerons toujours que cette émancipation économique doit avoir pour but supérieur une diffusion de l'instruction, des lumières, des sciences et de l'art. C'est surtout grâce à des lectures littéraires que nous nous proposons de rendre nos soirées attachantes. Croyez-vous qu'il soit bien difficile de faire comprendre à des jeunes gens qui souvent vont à l'école des arts, dont j'ai vu quelques-uns attentifs aux leçons sur l'histoire de la peinture, la beauté des grands récits de *Illiade* ou de *Odyssée* ? Nous pourrions lire aussi les drames de Sophocle. Qui peut-être insensible aux malheurs d'Electre ou d'Œdipe roi ? Ces littératures des peuples enfants conviennent bien aux intelligences jeunes et avides du peuple. Et parmi les modernes, est-ce que bien des pages d'Hugo, des épopées d'Emile Zola, des romans épiques de Léon Cladel, ne sont pas faites pour susciter l'enthousiasme des jeunes gens ? J'oubliais enfin notre programme pour l'histoire, toujours celle du peuple et de ses révoltes. Nous esquisserons les révolutions du moyen-âge, les Jacqueries, les communes, les terribles révoltes de la Flandre. Nous referons l'histoire de la révolution en plusieurs causeries. Enfin, nous montrerons le mouvement ouvrier au XIX^e siècle, son évolution, la direction et la force du socialisme dans les divers pays.

Ainsi nous nous efforcerons de réaliser l'harmonie dans les cerveaux, de faire croître la solidarité par le développement des consciences, où nous mettrons l'amour de la vie, le sens de l'évolution, du déterminisme économique qu'il faut simplement aider. Nous ferons des socialistes, parce que l'avenir socialiste est suffisamment démontré par l'étude des phénomènes économiques actuels.

Les questions de méthode seront plus compliquées; mais nous en viendrons facilement à bout si nous savons nous pénétrer des admirables pages de Spencer sur l'Education. L'esprit ne demande qu'à s'instruire. Il faut satisfaire ses besoins, ne pas le contraindre, encourager toujours le plaisir, procéder du simple au composé, aller toujours de l'indéfini au défini, du concret à l'abstrait, se souvenir toujours que la genèse de la science chez l'individu doit suivre le même chemin que la genèse de la science dans la race, aller de l'empirique au rationnel, encourager le développement spontané, dire le moins possible et faire trouver. C'est ainsi, par exemple, que dès le début, nous nous garderions bien d'exposer les lois économiques de l'histoire de Marx, que j'ai vues incomprises malgré leur simplicité dans une assemblée qui n'y était pas préparée. Il faut éveiller les sensibilités. Par exemple le récit de la vie de Bakounine sur laquelle on greffe des idées, voilà de quoi faire comprendre la théorie du Fédéralisme

anarchiste. La vie du grand enfermé Blanqui peut servir à raconter toutes les révolutions du siècle. On s'y intéressera plus qu'à celle de Latude.

D'ailleurs, chaque jour nous trouverons à nous perfectionner encore dans ces méthodes que nous sentons les meilleures, nous connaissons mieux nos camarades du peuple, et nous sentirons, en même temps, croître notre moralité et notre joie. Si nous sommes capables de ce premier effort, nous aurons fait beaucoup pour le développement de nos énergies. Je ne doute pas que toute notre vie ne se ressente de cet acte volontaire de nos vingt ans, et peut être, un jour, aurons-nous à nous réjouir quand nous aurons substitué aux chefs intéressés de la révolution, aux politiciens, des ouvriers conscients qui, répugnant à l'action parlementaire, prendront la tête des syndicats, des coopératives, et prépareront efficacement l'avenir.

MARC LAFARGUE.

LES LIVRES QUI FONT PENSER

La Conscience Nationale, par *Henry Bérenger*

(ARMAND COLIN, éditeur, 5, rue de Mézières)

Le titre même du beau et bon livre de M. Bérenger détonne. La *Conscience nationale*? Les boulevardiers vont sourire. Il est commode de douter de tout, lorsqu'on est trop veule pour chercher sa croyance — et surtout la défendre. La *Conscience nationale*? J'aime ce titre pour un livre de foi et d'action. Il rappelle Proudhon, Quinet, Michelet, etc., — et aussi, j'en ai la conviction, il annonce une ère nouvelle. Avec Henry Bérenger, je crois, à la « survie de l'idéal français », je veux dire de l'idéal humain.

L'auteur a une idée très haute, peut-être même exagérée de l'homme de lettres. Il n'est pas éloigné de lui attribuer tous les progrès de la liberté, toutes les protestations contre le despotisme. Il oublie ceux qui en ont été les thuriféraires. Si l'influence de l'homme de lettres est telle, nous lui devons certainement une grande partie de notre démoralisation, de notre scepticisme abruti et abrutissant et de notre anarchie intellectuelle et sociale. Je reprocherais à M. Bérenger la superstition du parlementarisme. Il ne paraît croire l'action sociale possible que dans le Parlement. C'est là une erreur. L'impuissance des Vogüé et des Barrès à la Chambre était facile à prévoir. Il en sera de même pour tous les intellectuels. Le système électoral et politique exerce une sélection à rebours en éliminant forcément toutes les personnalités supérieures. L'action sociale profonde et féconde n'est possible qu'en dehors de la politique. Sans doute, Chateaubriand, Lamartine, Guizot, V. Hugo ont été députés ou ministres; mais ils ont plutôt agi, sauf Guizot, en dehors du Parlement. Ainsi, Michelet, qui ne fut jamais député, est certainement celui qui a eu le plus d'influence sur la formation des générations nouvelles et sur la direction générale. En somme, les politiciens ne sont que les commis de l'opinion publique. Et la tâche des penseurs est bien plutôt de guider l'opinion publique que de la suivre.

De la politique, l'auteur passe à la religion. Il semble croire que le positivisme nie le mystère, nie l'âme, nie le sentiment. C'est erroné. Positif est opposé à négatif. Le positivisme qui s'élabore en ce moment ne nie rien : au contraire, il tâche de s'incorporer toutes les choses, tous les êtres, tous les concepts, et tous leurs aspects, toutes leurs manifestations, toutes leurs expressions. Le positivisme est universaliste. Qu'est-ce que le concept du relativisme, sinon la

part faite au mystère ? Qu'est-ce que l'altruisme, le concept d'humanité, sinon la part faite à l'âme et au sentiment ?

« N'est-il pas, se demande M. Béranger, une solution possible aux conflits meurtriers des religions entre elles ou avec la science ? Puisque ni la religion n'a pu anéantir la science, ni la science étouffer la religion, ne serait-ce point qu'elles sont nécessaires l'une et l'autre à l'âme humaine ? ne serait-ce point qu'elles ont entre elles des liens communs et ignorés, dont tout l'effort des nouvelles générations devrait être de faire éclater la bienfaisante évidence ? » Il faut s'entendre. Tout le monde sait ce qu'est la science. Il n'en est pas de même de la religion. Chacun la conçoit à sa façon, suivant ses tendances, ses habitudes de penser, sa méthode particulière. Pour le savant spécialisé, la religion est une « adaptation pathologique de l'âme » (E. Haeckel), un « phénomène pathologique de la fonction protectrice » (Sergi), une « infirmité causée par l'imperfection de notre organe parlant, une des marques du caractère limité de notre être » (Max Nordau). Pour les socialistes, la religion est « l'opium du peuple » (Karl Marx). Pour le philosophe, la religion est « le sentiment de l'absolu » (Strada), le « sentiment de notre absolue dépendance par rapport à l'univers et à son principe » (Scheiermacher). Pour le sociologue, la religion est « une certitude affirmée en commun » (Maurice Barrès), un « état d'unité qui résulte de l'harmonie de toutes les parties d'un tout. » (A. Comte). C'est certainement là la définition la meilleure, car elle est la plus synthétique. Celle de M. Henry Béranger, purement psychologique, est insuffisante : « La religion est l'ensemble des croyances et des pratiques qui affirment le rapport de l'homme à Dieu. »

Entre la science et la religion il y a deux grandes espèces de conflits : l'un est imputable à la religion, il est nécessaire ; l'autre à la science, il est anormal. Dans la religion, il y a la forme, qui est contingente et temporaire, et il y a le fonds, qui est nécessaire et éternel. C'est ce que voit fort bien M. Béranger lorsqu'il écrit : « Les dogmes, expressions figées des idées d'hier, sont toujours en contradiction avec la science, recherche libre des idées de demain. » C'est là le conflit nécessaire. Les formes religieuses ont changé, elles changeront encore, il faudra qu'elles changent chaque fois qu'elles ne correspondront plus aux connaissances scientifiques du moment. Ici, il serait vain d'essayer une conciliation. Il ne peut y en avoir. On doit repousser énergiquement les « compromis sans grandeurs » qui déshonorent sans résultat. Ce n'est pas l'adultération de la pensée qui peut faire naître la foi.

Quant aux conflits entre la science et le fonds sociologique de la religion, ils prendront fin lorsque la science sera moins spécialisée, lorsque, enfin, s'inspirant de l'esprit positif, elle tentera les vastes synthèses. A ce sujet l'auteur fait judicieusement remarquer que « vouloir substituer la critique intellectuelle à la révélation dogmatique, c'est passer d'une erreur dans une autre, c'est remplacer l'intolérance de la foi par l'intolérance de la raison. » Le sentiment de l'absolu est humain. Fixer l'esprit humain dans les limites, — qui ne sauraient être tracées définitivement — du relatif et du connaissable, c'est méconnaître notre grandeur. Chasser la métaphysique du connaissable, ne pas introduire l'absolu dans le domaine du relatif, je le veux ; mais il faut, néanmoins, les cultiver comme les fleurs précieuses de notre âme, là où ils doivent s'épanouir. Si nous sommes condamnés au relatif, nous avons soif d'absolu et d'éternité. « Plus profondément que l'intelligence, créatrice de la philosophie et des sciences, réside en nous l'intuition, créatrice de l'art, de la morale et de la religion. Une notion intellectuelle est toujours soumise à la contradiction et au relatif ; une affirma-

tion intuitive porte en elle-même sa certitude et son absolu. Le premier des actes intuitifs est l'affirmation du moi par l'effort. Le poète, le héros, le saint connaissent cette révélation intérieure que les Grecs avaient nommée : *enthousiasme* (présence du dieu en nous) ». Ce que M. Bérenger appelle l'Intuition, c'est l'instinct social. L'art, la morale, la religion sont le ciment de toute société, ce sont la raison et la condition du social par la beauté, par le devoir et par l'amour.

La religion, il va sans dire, s'épurera des cultes barbares : « en se spiritualisant, elle s'individualisera. Le fétichisme disparaîtra des âmes populaires pour faire place à une religion plus idéale. Cela ne veut pas dire que la religion perdra son caractère collectif. Elle restera toujours la communion de toutes les âmes en Dieu, mais les âmes communieront par ce qu'elles ont de plus intime, non par des pratiques tout extérieures et impersonnelles, chaque homme, ayant retrouvé Dieu au plus profond de soi n'aura plus besoin d'églises et de prêtres pour le prier et l'honorer ». Ce sera la religion intérieure.

Ce Dieu intérieur, c'est par l'éducation qu'on le révélera aux masses. L'éducation du peuple est donc une des plus graves questions de ce temps.

Elle aurait pu déjà se faire par la presse ; mais l'auteur nous montre à quel degré de corruption et de servilisme elle est descendue. Les moyens proposés pour y remédier sont très anodins. La pornographie, le chantage, la diffamation, les coups de bourse sont les produits d'une époque, ce ne sont pas des causes. C'est aux causes qu'il faudrait remonter. On y viendra.

L'enquête sur le prolétariat intellectuel a fait grand bruit dans la presse. Ces pages serviront à l'histoire de notre temps.

Il y a dans la société actuelle un détraquement profond. Le malaise est général. S'il y a parmi les ouvriers une quantité énorme d'inemployés ou d'employés irrégulièrement, il y en a aussi dans les professions libérales. Tout est solidaire. Mais à côté de la cause sociale, capitale pour les ouvriers, il y a la cause individuelle, capitale pour les intellectuels. — Le mal vient surtout de notre nature servile, sans initiative, aveugle par des siècles de despotisme d'Etat. On s'est accoutumé à l'idée que les brevets constituent un privilège. Mais passer des examens n'est pas produire, cela n'est tout au plus que la constatation de la capacité de produire. La société n'a à reconnaître que les services rendus, que les produits. A tous ces licenciés, à tous ces agrégés, à tous ces docteurs, qui geignent et quémandent, la société a le droit de répondre : « Vous voulez vivre et vivre largement, où sont vos œuvres ? » S'il y a trop d'avocats, de médecins, de professeurs, d'officiers, d'hommes de lettres, ils n'ont qu'à se faire cultivateurs.

Parce qu'ils répugnent aux travaux manuels, plus pénibles et moins rémunérateurs, les prolétaires intellectuels font des révoltés. Cette constatation de M. Bérenger est exacte. Où elle cesse de l'être, c'est lorsqu'il ajoute : « Le prolétariat ouvrier ne serait jamais sorti de son abrutissement, si le prolétariat intellectuel ne l'avait secoué, aiguillonné, éclairé. » Rien n'est plus faux. Le commis Fourier, les typographes Michelet, Pierre Leroux, Proudhon, ont fait quelque bruit dans le monde sans avoir été en contact avec le prolétariat intellectuel. Quant aux vrais meneurs du peuple, aux idées fermes, aux visions claires, à la pensée précise, ce furent des ouvriers tels que les Tolain, les Varlin, les Malon, etc. Et à cette heure même, un des vrais chefs des travailleurs français, n'est-ce pas l'homme qui est à la tête de la puissante *Fédération du Livre*, l'ouvrier typographe Keufer ? Quant aux ambitieux ratés, aux aigris, qui en veulent surtout à la société de ne pouvoir satisfaire leurs énormes appétits, s'ils ont eu une in-

fluence sur le socialisme, elle fut certainement nocive. Ils n'ont pas éclairé la conscience du peuple, comme le croit M. H. Bérenger, ils l'ont troublée. Ils ont sophistiqué l'âme populaire, dans laquelle ils ont semé l'herbe stérile et vénéneuse de l'envie.

La centralisation, je le répète, a tué en nous toute initiative, et par ce fait, le fonctionnarisme et l'esprit du fonctionnarisme se sont monstrueusement développés. Ceux-ci, à leur tour, accroissent et nécessitent la centralisation. Aussi, voit-on « tel village du Soudan ou de Madagascar, où il y a peut-être 2,000 nègres, exploité par 80 petits fonctionnaires, qui sont d'anciens candidats non placés en France. » Où nous arrêterons-nous sur cette pente?

Dans cette belle étude de M. Bérenger, une chose me surprend, qui peut infirmer sa conclusion. Pour lui, avec 5,000 fr. d'appointements un intellectuel est dans la misère. Cet intellectuel me paraît être surtout un estomac. On s'est créé des besoins artificiels. Là est la cause du mal. Un professeur, un avocat, un médecin perdent-ils de leur dignité à vivre simplement! Je crois, moi, qu'ils y gagnent. S'il y avait moins d'appointements et d'honoraires scandaleux de 20,000, 50,000 et 100,000 fr. si nous estimions plus la vérité et la justice que l'argent, — nous aurions résolu le problème, beaucoup mieux que par une refonte des lois et une réforme de l'Université. Le mal n'est donc pas, comme serait porté à le croire M. Bérenger, dans ce que les métiers libéraux ne sont pas assez rémunérés, mais dans ce qu'ils le sont trop. Ceci n'est pas un paradoxe. Que tel chanteur gagne 10,000 fr. par soirée, c'est monstrueux; socialement, cela n'a aucune importance, car tout le monde ne peut prétendre à un tel don de la nature. Mais si tel avocat, qui ne se distingue par aucune faculté naturelle spéciale, gagne 500.000 francs dans une année, tout le monde peut espérer, sans absurdité, parvenir à la même situation, et la carrière sera encombrée. De même pour toutes les autres. M. Henry Bérenger pense qu'il faut aujourd'hui 6.000 fr. pour vivre comme on vivait en 1840 avec 2.000 fr. Et il propose de tripler les appointements et les honoraires. Son point de départ est inexact. Comme en 1840, on peut très bien vivre aujourd'hui avec 2.000 fr. par an. Il serait à souhaiter que tous les êtres humains en eussent autant. D'un autre côté, les mesures législatives n'augmentent pas la richesse d'un pays, elles ne peuvent que la déplacer. Si vous augmentez les salaires d'un côté, vous les diminuez de l'autre. Si vous augmentez les appointements de 6.000 fr. vous diminuez ceux de 600. Or, si l'Etat devait intervenir dans ce cas, je crois que ce devrait être inversement.

M. Bérenger nous parle enfin de l'école et de l'armée. On avait fondé trop d'espairs sur les résultats de l'instruction primaire. L'illusion fut brève: la criminalité, l'alcoolisme, l'anarchisme ont augmenté dans des proportions inquiétantes. Des jeunes gens, presque des enfants, au sortir de l'école, se livrent à la prostitution ou en vivent, volent et tuent. Serait-ce que l'école sans Dieu est une erreur de la démocratie? Non pas. Mais si l'on a beaucoup fait pour l'instruction, on a complètement négligé l'éducation, à tout le moins on l'interrompait à l'âge même où elle pouvait commencer à prendre racine. « On ne parut pas comprendre, dit M. Henry Bérenger, qu'à treize ans, dans l'âge où la conscience individuelle et la conscience sociale se dessinent, il est périlleux d'abandonner à soi-même et à la vie l'enfant du peuple. » Donc, l'instruction primaire, l'école sans Dieu, ne fut pas une erreur; mais, elle fut incomplète.

On a cherché depuis quelques années à continuer l'école. De nombreuses associations se sont fondées à cet effet. Leur succès fut grand, comme le sera toujours l'action des initiatives privées. M. Bérenger en fait un excellent historique.

Cependant, il m'a paru que ces associations continuent encore l'instruction, non l'éducation. C'est là leur côté faible.

Quant à l'armée, l'auteur la voudrait démocratique et éducatrice. Sincèrement, je crois qu'il se leurre. L'armée est une institution anormale, incompatible avec toute démocratie. Je me nourris peut-être de chimères, mais j'ai plus foi en l'Idée, au Droit qu'au canon. Je crois à la possibilité de former une opinion publique internationale. Jusque là l'armée sera peut-être nécessaire, je n'oserais me prononcer; mais ce que je sais bien, c'est que jusque là la République, la liberté, la justice, la fraternité ne seront que des mots.

Le livre de M. Bérenger est rempli de faits et d'idées. C'est un des plus substantiels que je connaisse. Il a sa belle place dans toute bibliothèque sociologique.

Conférences sur l'alcoolisme, par le D^r Vaquier,

(Librairie médicale O. BERTHIER, 104, boulevard Saint-Germain)

Excellent livre qui expose très bien et spirituellement tous les maux physiologiques et sociologiques de l'alcoolisme M. le D^r Vaquier, contrairement à la plupart des apôtres de la tempérance, et je l'en félicite, ne se fait aucune illusion sur l'effet de l'empirisme législatif pour enrayer le mal qu'il décrit si bien. « Quel n'est pas l'aveuglement de ces hommes d'État, dit-il, qui pensent qu'on peut résoudre les questions sociales par des moyens purement politiques. Leur aveuglement est comparable à celui des médecins qui voudraient guérir la tuberculose à l'aide des ressources pharmaceutiques. La tuberculose est justiciable de l'hygiène thérapeutique; un mal social, comme l'alcoolisme est justiciable de l'hygiène morale. » Le plus grand obstacle à une réforme, dans un pays de suffrage universel, c'est que le marchand de vin est un grand électeur, et son établissement un centre politique important, où se font non seulement les réputations politiques, mais encore l'opinion publique.

Il faut lire les conférences de M. le D^r Vaquier si l'on n'a pas eu le plaisir de les entendre. Les personnes qui se proposent de lutter contre le plus grand de nos maux sociaux y trouveront de précieuses indications. C'est par la coopération de toutes les bonnes volontés qu'on vaincra le fléau.

G. DEHERME.

Nous avons reçu :

Preuve ontomystique de Dieu, par Albert Jounet (Imp. Chailau, à Saint-Raphaël — Var).

Les Sacrements spirituels et le Tiers-ordre du catholicisme, par Albert Jounet (Imp. Chailau, à Saint-Raphaël — Var).

Un Poème d'âme, par Albert Keim, un vol. 2,50 (Librairie Delaunay, 16, rue Séguier). — De très beaux vers, cris sincères d'humanité. De l'émotion et de la vie. C'est tout ce que nous demandons au poète. Le reste, il nous le donne par surcroît.

Balzac à Passy, par Louis de Royaumont (chez l'auteur, 17, rue Chanez). — Ce petit album est une curieuse contribution à l'histoire de Balzac. De jolies photographies illustrent les notes historiques de Royaumont.

La Porte d'ivoire, par Bernard Lazare, un vol. 3,50 (Armand Colin, éditeur, 5, rue de Mézières). — Il en sera fait un compte rendu.

Nous avons reçu pour nos groupes : Précédemment 199 fr.; de M. Lucien Arréat 10 fr.; M. Denoyel 1 fr.; M. Paul Péquignat 2 fr. 50; Henry Bérenger 2 fr.; Paul Desjardins 10 fr.; Daniel Halévy 20 fr.

Le Directeur-Gérant : G. DEHERME.

Imprimerie de la Coopération des Idées, à MONTDIDIER (Somme).

LA COOPÉRATION DES IDÉES

Pour l'Enseignement supérieur et l'Éducation Ethique-sociale du Peuple

Groupe A — 19, rue Paul-Bert, 19

(CAUSERIES TOUS LES SOIRS DE 8 A 10 HEURES)

Programme du mois de Juillet 1898

- Vendredi 1^{er} juillet. — M. **Emile Trollet**, professeur de rhétorique au collège Stanislas : La Poésie civique en France. (Période contemporaine).
- Samedi 2 juillet. — M. **Henry Bérenger**, homme de lettres : L'émancipation de l'individu.
- Lundi 4 juillet. — M. le **D^r Cantacuzène**, de l'Institut Pasteur : Les Microbes.
- Mardi 5 juillet. — M. **Lucien Le Foyer**, avocat à la Cour : La Patrie pacifique.
- Mercredi 6 juillet. — M. **Jules Lermine**, homme de lettres : Shakespeare — Hamlet.
- Jeudi 7 juillet. — M. **Paul Desjardins**, professeur au lycée Condorcet : Les grands livres de l'Humanité.
- Vendredi 8 juillet. — M. **Henri Mazel**, docteur en droit, homme de lettres : La Synergie contemporaine.
- Samedi 9 juillet. — M. le **D^r Edmond Faucheux** : Une page des *Contemplations* de Victor Hugo.
- Lundi 14 juillet. — M. **Th. Mouod**, pasteur : La Croyance.
- Mardi 12 juillet. — M. **Alexandre Séon**, artiste peintre : L'art ornemental en Angleterre (Influence des pré-raphaélites).
- Mercredi 13 juillet. — M. **A. Tabarant**, homme de lettres : Les premiers événements de la Révolution (1789).
- Vendredi 15 juillet. — M. **Georges Cahen**, avocat à la Cour : Le Droit au travail.
- Samedi 16 juillet. — M. **Ch. Wagner**, pasteur : L'esprit sectaire.
- Dimanche 17 juillet. — Visite au Musée du Louvre sous la conduite du peintre **A. Séon**. On partira de la rue Paul Bert à 1 heure. Rendez-vous au Louvre, galerie des antiques, à 2 heures précises. (Rembrandt).
- Lundi 18 juillet. — M. **Letellier**, professeur de philosophie : Entretiens sur l'Éducation.
- Mardi 19 juillet. — M. le **D^r F. Boissier**, ancien interne des asiles d'aliénés : La Dégénérescence.
- Mercredi 20 juillet. — M. **Camille Léger**, agrégé de philosophie au collège de Beauvais : Le divorce; le père et la mère dans la famille.
- Jeudi 21 juillet. — M. **Victor Charbonnel**, homme de lettres : Les Fêtes nouvelles de l'Humanité.
- Vendredi 22 juillet. — M. **Léon Marck**, ingénieur à l'Office du travail : Les salaires en France depuis 50 ans.
- Samedi 23 juillet. — M. le **D^r Edmond Faucheux** : Le patriotisme et l'internationalisme.
- Lundi 25 juillet. — M. **Henri Mazel** : La Synergie contemporaine (2^e causerie).
- Mardi 26 juillet. — M. **Paul Vibert**, économiste : La question juive en Algérie.
- Mercredi 27 juillet. — M. **Daniel Halévy**, publiciste : Michelet.
- Jeudi 28 juillet. — M. **Henri Vaugeois**, professeur de philosophie : La morale d'Ibsen.
- Vendredi 29 juillet. — M. **Henri Deronde**, docteur en droit, avocat à la Cour : Les enfants naturels.
- Samedi 30 juillet. — M. **Fleury**, avocat à la Cour : L'Union des constructeurs de navire en Angleterre.

LES DAMES SONT ADMISES

Tous les mois nous publierons la liste de nos Causeries
On s'inscrit tous les soirs, 19, rue Paul Bert, de 8 à 10 heures

Les principales revues littéraires et sociales sont à la disposition du public

UNE BIBLIOTHÈQUE EST EN FORMATION

LE DROIT D'INSCRIPTION EST DE 0,50 PAR MOIS

Imprimerie de la *Coopération des Idées*, à Montdidier (Somme).

A LIRE

L'Arbitrage entre Nations, 10, rue Pasquier.
Le Bulletin de l'Union pour l'Action morale, 6, impasse Ronsin.
La Revue Naturiste, 99, rue Jouffroy.
L'Humanité Nouvelle, 5, Impasse du Béarn.
La Revue de la Société d'Etudes philosophiques et sociales, 15, rue Racine.
L'Art et la Vie, 14, rue du Helder.
Les Archives d'anthropologie criminelle, 78, rue de l'Hôtel-de-Ville, Lyon.
La Revue Philosophique, 108, bd St-Germain.
La Revue Internationale de Sociologie, 16, rue Soufflot.
Revue de la Prévoyance et de la Mutualité, 78, rue Bonaparte.
Les Temps nouveaux, 140, rue Mouffetard.
L'Ermilage, 16, rue du Sommerard.
L'Essor, 4, boulevard Henri IV.
La Revue Socialiste, 78, passage Choiseul.
La Revue Occidentale, 10, rue Monsieur-le-Prince
La Résurrection, à Saint-Raphaël (Var).
L'Alcool, 5, rue de Pontoise.
La Paix par le Droit, 13, rue Soufflot.
La Lumière, 96, rue Lafontaine.
Simple Revue, 41, boulevard Haussmann.
L'Effort, 8, rue Ingres, Toulouse.
Le Libre, 20, avenue du Maine.
Le Moniteur des Syndicats ouvriers, 6, rue des Quatre-Vents.
Manuel général de l'Instruction primaire, 79, boulevard Saint-Germain.
Le Midi fédéral, 1, place du Capitole, à Toulouse.
La Philosophie de l'avenir, 90, rue Marie-Thérèse, Bruxelles.
La Science sociale, 56, rue Jacob.
La Revue encyclopédique, 17, rue Montparnasse.
Le Devenir social, 16, rue Soufflot.
Le Bulletin de l'Office du travail, 5, rue de Mézières.
La Rénovation, 104, rue de Rosny, à Montreuil-sous-Bois.
La Revue idéaliste, 21, rue Saint-Dominique.
La Revue scientifique et morale du Spiritisme, 5, rue Manuel.
La Revue du Brésil, 56, rue Saint-Georges.
Le Bulletin des Sommaires, 44, rue Beaunier.
L'Humanité intégrale, 20, avenue Trudaine.
L'Initiation, 5, rue de Savoie.
Les Petits Plaidoyers contre la Guerre, à Fontenay-sous-Bois.
L'Enclos, 17, rue Guénégaud.
Le Solidariste, 33, rue Bonaparte.
Le Réformiste, 18, rue du Mail.
La Revue Méridionale, 3, rue Victor-Hugo, Carcassonne.
Cronache del Rinascimento Etico-sociale, Venezia.
Annales de l'Institut des Sciences Sociales, 11, rue Raveinstein, Bruxelles.
La Liberta e la Pace, 2, Piazza Ponticello, Palerme.

LE COURRIER DE LA PRESSE

PARIS — 21, Boulevard Montmartre, 21 — PARIS

Directeur: A. GALLOIS

Le COURRIER de la PRESSE lit 6,000 journaux par jour

